

Médéric Vildebrand

# LE DERNIER SEMMAINIER



Médéric Vildebrand

Le Dernier semainier

© Médéric Vildebrand, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8902-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Cela faisait un bon quart d'heure que le type avait refermé la porte derrière lui. Il était temps... Max, debout, raide devant son bureau, les poings fermés appuyés sur la table, en frémissait encore. Les doléances insolites de ce personnage, il ne les avait pas vues venir.

Il est de ces charges émotionnelles qui sommeillent à fleur de peau et qui, à peine approchées, vous font bondir comme le petit diable de sa boîte. Le cerveau est ainsi constitué qu'un mot, une idée, un événement anodin peuvent raviver un passif mémoriel figé dans des rancœurs qu'on n'arrive pas toujours à contenir.

Max se rassit à son ordi, peinant à reprendre ses esprits.

Il n'était pas un parangon de la zen attitude, il le savait. Mais depuis quelque temps se multipliaient les incidents qui suscitaient son agacement, ce qui n'arrangeait rien.

Max senti monter en lui une crispation alimentée d'exaspération contenue. À cet instant précis, s'il s'écoutait, il aurait balayé son bureau d'un revers de manche, envoyé tout valser en poussant un hurlement cathartique. Mais il ne s'écouta pas, troublé d'avoir seulement envisagé une telle pulsion.

Son tempérament se rappela à son bon souvenir. S'il le voulait, se soulager par quelque chose comme un cri primal serait en dernier recours toujours possible, personne n'était là pour l'entendre, encore moins pour lui en tenir rigueur. L'idée ne lui déplaisait pas. Un Max au tempérament impulsif, ce ne serait pas mal de temps en temps...

Il avala le fond de son mug de gingembre froid et jeta par habitude un œil vers la gauche, là où pendant les quartiers d'été, au loin derrière la fenêtre se devinait la silhouette trapue du *Völkerschlachtdenkmal*, ce monument à la mémoire du carnage que fut la bataille de Leipzig de 1813 contre le petit mégalomane corse. Il fallait attendre octobre et la fin des grosses chaleurs pour réintégrer le troisième étage de l'Institut et à nouveau côtoyer le bon vieux *King Kong* derrière la baie vitrée. Ignorant le passé napoléonien de Leipzig, un jeune assistant étranger avait baptisé ainsi, du nom de la star simiesque, ce monumental édifice guerrier qui évoquait, avec une bonne dose de fantaisie, un orang-outang accroupi.

Travailler au deuxième sous-sol n'était pas du gout de tout le monde. Au début, cela n'avait pas été sans mal de faire accepter au personnel cette idée grotesque :

déménager deux fois par an au sein du même bâtiment pour aller se terrer dans des profondeurs catacombales. Mais maintenant, la routine s'était installée et chacun remplissait au printemps ses deux ou trois cartons de matériel de bureau et déménageait de là-haut vers les soubassements, sans oublier son six-pack de flotte, devenu un réflexe depuis les déplaisantes pénuries d'eau potable des dernières années. Les sous-sols, auparavant locaux polyvalents qu'on avait pu désaffecter, étaient aussi accueillants qu'avait dû l'être le bunker de fin de vie d'Hitler, un siècle plus tôt, à Berlin. Mais ici, au moins, la température était acceptable. À partir de mai, bosser derrière les baies vitrées des parties aériennes du bâtiment devenait intenable. Aux dires de Kevin, de la compta, continuer de climatiser ces locaux aurait fait exploser le budget de l'institut. Avec le réchauffement généralisé, tempérer les sous-sols entre octobre et mars était, par contre, devenu on ne peut plus vertueux. Alors, on battait en retraite jusqu'au début de l'automne. Contrairement à un grand nombre de ses collègues qui plébiscitaient le télétravail, Max ne boudait pas ce présentiel troglodytique. Allez savoir pourquoi...

La visite de ce Aillard (ou s'appelait-il Allard ?) aurait pu être un non-événement. Ce n'était pas la première fois que Dak-Ho, son patron au sein du département, demandait à Max de recevoir quelqu'un à sa place. D'emblée, le zigoto avait précisé venir sur recommandation d'Elena Dimitreeva. Elena, sa vieille camarade d'études... Max ne l'avait pas revue depuis des lustres. Se présenter de prime abord « sur recommandation de... » laissait présager un motif scientifique plutôt pointu. Mais le type peinait à exposer la raison de sa venue. Max dut revenir trois fois à la charge pour lui soutirer une carte de visite. *DGTV Natural*. ça ne lui disait rien.

Clemens... Allard proposait une « coopération », sans trop préciser à quel titre *DGTV Natural* en avait vocation. Aux questions réitérées de Max, l'homme s'esquivait. S'agissait-il de recherches biomédicales ? Mutisme, tangente... Il se bornait à demander s'il était envisageable d'avoir accès à une « cohorte » d'animaux. Il ne semblait pas savoir qu'en Europe, le traçage des primates était très règlementé. Pour mettre fin à ce dialogue de sourds, Max crut alors bon de développer les tenants et aboutissants de ce qui était pour lui une préoccupation majeure : la survie des espèces dans leur milieu naturel. Et notamment l'empiètement industriel des humains sur leur habitat, au demeurant tout aussi traumatisant pour le reste de la faune.

Max ne s'était pas retrouvé par hasard à gérer les archives, documentations et correspondances scientifiques de L'Institut d'anthropologie évolutionniste de

Leipzig. Depuis toujours, il vouait à nos cousins les primates une fascination sans bornes. Pour lui, ils représentaient le livre grand ouvert des milliers d'années d'histoire de l'humanité, les peuples premiers par excellence. Et toute dépréciation de leur rôle dans la compréhension de l'hominisation l'émouvait au plus haut degré. Il savait que l'on était désormais en mesure de faire parler avec une précision étonnante toute relique ou vestige paléanthropologique pour peu qu'ils aient été numérisés avec rigueur. Mais pour le patrimoine vivant, c'était une tout autre affaire. Quant à la cohabitation entre les grands singes et les humains, Max était effaré de constater toutes les impérities qui transitaient ces derniers temps par ses mains sous forme d'articles, rapports et autres communications dites scientifiques. Il avait fini par développer sur ce sujet une exacerbation obsessionnelle, qu'il avait parfois du mal à contenir.

Ce monsieur prétendait donc avoir croisé Elena Dimitreeva lors d'un symposium à Berlin. Mais très vite, Max réalisa que l'homme n'avait pas compris le quart du tiers de son intervention. À sa manière de s'exprimer, on comprenait que ce n'était pas un confrère, c'était limpide. Alors, qui était-il et que voulait-il au juste ? Laisse dans le flou, Max sentit en lui monter le sentiment d'être une proie autour de laquelle tourne un prédateur. Mais quelle proie pouvait-il bien représenter, lui, le modeste documentaliste ? Si ce type voulait être mis en relation avec l'un des éminents chercheurs de l'institut, à quoi servait tout ce manège ? Max était assailli par un réflexe de repli sur soi, et cela le chiffonnait beaucoup. S'il y avait un trait de caractère qui lui déplaisait, c'était bien l'étroitesse d'esprit. Mais là, tout son être se refermait à l'encontre de cet olibrius.

Dès lors, Max fut sur ses gardes. L'Institut avait eu plusieurs fois peine à se préserver d'approches douteuses, voire à réfuter son implication dans des trafics crapuleux. La protection des primates était devenue une affaire de politique internationale, autant en raison des réseaux de trafiquants que de l'importance que les pays abritant ces espèces accordaient dorénavant à leurs patrimoines emblématiques.

Arriva un moment où Max identifia dans les propos de son interlocuteur une petite musique qui ne lui était pas étrangère. Tout au long de cette entrevue, Allard n'avait pas une seule fois réagi au terme de « déforestation ». Encore un qui ne porte pas le moindre intérêt à cette problématique, se dit-il. Le déni écologique généralisé était apparemment venu frapper à la porte du bureau de Max Wiesner.

Devant l'insistance ostentatoire de Max à aborder la tragédie que vivaient les primates sous l'emprise humaine, Allard se résolut à rétorquer, non sans une pointe

d'exaspération, que tout trouble pouvait être traité et que « si l'industrie pharmaceutique ne s'était pas intéressée jusqu'ici à la chose, on pouvait garder bon espoir de trouver un remède au mal-être des singes » s'il y avait vraiment nécessité.

C'en était trop. Max avait mieux à faire que de se perdre en conjectures sur les raisons qui avaient amené ce quémandeur à frapper à sa porte. Il tendit une dernière perche à celui qui faisait à ses yeux de plus en plus figure d'intrus et lui demanda si son propos était plutôt de nature zoopharmacognosique... Le type était vraisemblablement confronté pour la première fois à ce concept. La cause était entendue : ce n'était pas un collègue, ni même un amateur éclairé. Un colporteur, au mieux. Max se reteint de le taxer de charlatan. Du *mal-être des singes*, le bonhomme n'en avait cure. Max sentit monter en lui une colère qui allait le conduire à des incivilités. Il finit par envoyer balader cet étrange visiteur. Mais le courroux, lui, était bien installé...

Tant bien que mal, Max se remit à dépouiller les entrées documentaires de la journée : beaucoup de comptes-rendus statistiques, de rapports vétérinaires, de données de recherche fondamentale, de procès-verbaux d'observations in situ. On attendait de lui d'en évaluer la pertinence au regard du cœur de métier qui était celui de l'institut, à savoir de faire suivre sous les bons formats cette masse d'informations à l'attention des différents spécialistes, et d'entretenir un accès ergonomique aux archives. Il lui fallait aussi séparer le bon grain de l'ivraie et c'était bien là la tâche la plus ingrate. L'intelligence artificielle n'avait pas exaucé les espoirs que l'administration avait placés en elle. À travers le monde, il y avait bon nombre de chercheurs qui n'avaient aucun scrupule à se faire mousser au moyen de publications redondantes, dont ils pouvaient parfois à peine revendiquer la paternité. Le bon vieux *publish or perish* avait la vie dure. L'IA permettait certes de repérer assez facilement les plagiats qui ne faisaient qu'encombrer les réseaux. Mais la rigueur de la communication scientifique ne pouvait s'en suffire.

Max n'avait pas encore terminé les trois quarts de sa besogne qu'il se dit que continuer serait peine perdue. Il éprouvait une fièvre désagréable, un état qui lui tombait souvent dessus quand il avait eu à subir des contrariétés qu'il s'efforçait de contenir. Il tentait alors l'autodérision en se répétant : « Je vieillis mal ». Mais bon Dieu, il n'avait même pas 45 ans ! Il avait bien conscience de développer une relation de plus en plus émotive et très contradictoire envers son métier. Ce n'était pas la charge de travail qui lui pesait mais plutôt de devoir faire face à des injonctions qui lui paraissaient de plus en plus inacceptables. Il s'était si intensément, si passionnément investi dans la cause des grands singes que cela

avait viré à une relation fusionnelle, au point qu'un collègue lui avait gentiment donné au sein de l'Institut le surnom de *Gardien du Temple*, quolibet qu'il assumait de bonne grâce.

Anne, qui avait eu le loisir, au cours de leurs longues années de vie commune, de pratiquer sur lui ses petites « vivisections », comme elle disait pour le taquiner, relativisait les choses. Elle espérait que tout bien considéré, le fusionnel de son époux lui restait réservé. Max et ses chouchous, « ce serait plutôt du confusionnel, n'est-ce pas mon chéri ? »

Prendre de la hauteur... Les yeux fermés, il se répétait l'exutoire préconisé par son psy en pareil cas.

Ce qui le heurtait bien plus que la visite de ce personnage qui voulait supposément « acheter du singe », c'était plus généralement cette dérive globale, cette divagation d'un monde où les aspects les plus divers du vivant devenaient monnayables. Max n'était pas dupe. Ces lascars pétris de mercantilisme pullulaient à tous les échelons, il les voyait défiler derrière l'écran. Les agitations du monde extérieur se manifestaient par des incursions des plus désagréables dans le monde qu'il voulait se préserver. Mais cette fois, avec Allard, ils étaient venus l'importuner de vive voix jusque dans son pré-carré. Le type ne l'avait ni agressé, ni sommé de quoique ce soit. Mais il était reparti en lui laissant entendre avec une certaine morgue qu'il les aurait, ces singes. C'était bien ce qui l'affligeait.

## 2

Débarqué comme jeune diplômé dans le service Documentation-Information, Max avait pris gout à cette tâche qu'il ne trouvait en rien aride. Au sein de l'institut, il se sentait un peu comme le pivot de la connaissance des grands singes : grâce à lui, rien des dernières investigations internationales n'échappait à ses collègues, et tout ce que Leipzig proposait comme avancées était efficacement relayé par ses soins.

Mais depuis le grand chambardement politique qui secouait l'Allemagne, et au-delà toute l'Europe, la teneur de l'éco-littérature scientifique évoluait, et pas dans le bon sens. Max se désolait de l'esprit qui transparaisait dans certaines émanations officielles. Des doctrinaires prétendaient réécrire l'échelle des valeurs qui régissait, au moins depuis Darwin, l'appréciation que l'humain se devait de porter sur son milieu naturel. Et il y avait un certain temps que Max n'était plus le seul, dans ces murs, à constater que la recherche sur les primates pouvait être très affectée par des entorses aux pratiques déontologiques de la discipline. Travailler sur les écosystèmes n'avait certes jamais été une promenade de santé, loin s'en faut. Mais les milieux experts se sentaient aujourd'hui accablés par ce qui ressemblait de plus en plus à une chape de plomb. Pour Max, il en résultait une déprédation de ses chouchous, devenant de plus en plus une variable d'ajustement dans l'évaluation des milieux naturels. Il était amené à lire, dans des articles de biogéographie, que les primates s'adapteraient somme toute assez bien au « déplacement » de leur habitat. Au sein de l'institut, il était notoire que de telles affirmations étaient pour le moins sujettes à caution. Par-delà la problématique éthologique, tout cela agaçait passablement notre archiviste. Dans ce qui s'éditait aujourd'hui, Max ne se reconnaissait souvent plus, et il rechignait de plus en plus à communiquer ce genre de contenus à ses pairs.

Par principe, à coup sûr aussi par fausse modestie, il se disait qu'il ne pouvait pas avoir la prétention d'apprendre leur métier à des auteurs bien plus calés que lui. Ce n'était pas à lui de censurer quoique ce soit. Simplement, il y avait certaines approches, certains angles d'attaque qu'on était bien inspiré de ne pas aborder en sa présence. Il y devenait carrément allergique. « Attention à ne pas dériver dans une forclusion, mon petit », lui avait dit son ami psy. À ce terme savant, il se répétait : « Je vieillis mal... ».

Max avait parfois des attitudes déconcertantes. Autant il pouvait être tranchant dans ses jugements, autant il avait besoin de comprendre au préalable ce qui

poussait ses détracteurs à défendre des positions qu'il jugeait parfois cyniques, voire carrément rétrogrades. Pour lui – et il n'en démordait pas – comprendre n'était pas justifier. Il avait bien conscience qu'il lui arrivait de faire ainsi preuve d'une douteuse neutralité face à des affirmations pour le moins hasardeuses. Souvent, au lieu de s'indigner d'emblée quand il était confronté à des positions inqualifiables, il cherchait à savoir ce qui avait inspiré leurs thuriféraires. Dans ce genre de situation, il considérait la remise en question de ses propres manières de voir comme une étape indispensable à toute recherche de vérité. Ses proches collègues le connaissaient pour sa perméabilité à certaines hypothèses parfois abracadabrantesques, qu'il décortiquait avec une rigueur toute scientifique jusqu'à soupeser le dernier milligramme de pour et de contre. Ceux et celles moins familiers de cette approche le taxaient de zigoto affectant des allures d'avocat du diable. On y voyait une mansuétude, voire quelque chose comme une compréhension pour les faits et gestes d'autrui, alors qu'il aurait souvent été de bon ton de réprover sans détour.

C'était mal le connaître. Sa quête quasi pédante de clarté se manifestait dans sa manière acribique d'aboutir, au terme d'un long processus, à des jugements irrévocables sur certains travaux à la pertinence douteuse. Il en tirait du mérite, car à cette époque, la recherche était de plus en plus sommée de recourir à des « outils algorithmiques de dernière génération » qui tendaient à mettre en avant une méthodologie de l'investigation scientifique que Max récusait. Et ce n'était pas propre à l'institut. Alors que l'actualité exigeait souvent d'affronter avec circonspection certaines prises de position et décisions, la culture du dialogue était bien absente. Il vous était demandé à tout bout de champ de condamner sans appel ou d'applaudir des deux mains.

Max prit sa connectique, son badge et quelques papiers. Il n'était pas encore trois heures de l'après-midi, mais la journée était foutue. Il se rendit à l'évidence qu'il n'avait plus la concentration nécessaire pour mener à bien sa besogne. De toute façon les horaires flexibles étaient bien entrés dans les mœurs.

Il s'apprêtait à quitter les lieux quand arriva tout sourire Kumail, le petit ami de son aînée. Petit gars de dix-sept ans, arrivé en Allemagne du Pakistan il y avait un peu plus d'un an, Kumail s'était bien intégré à son lycée et parlait passablement l'allemand. Il était devenu un familier de la maison Wiesner. Curieux d'en apprendre un peu plus sur ce que le paternel de sa bienaimée faisait à longueur de journée, il venait parfois lui rendre visite sur son lieu de travail. Au gardiennage de l'institut, on le connaissait et s'amusait de son accent pakistano-saxon qui